



Mots du pouvoir et de l'intime dans Leningrad assiégé

Sarah Gruszka

► To cite this version:

Sarah Gruszka. Mots du pouvoir et de l'intime dans Leningrad assiégé. La Revue russe, 2014, 42, pp. 53-64. hal-01423726

HAL Id: hal-01423726

<https://hal.science/hal-01423726>

Submitted on 13 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mots du pouvoir et de l'intime dans Leningrad assiégé

La question du rapport des citoyens soviétiques à l'État, qui a fortement attiré l'attention des chercheurs depuis l'ouverture des archives au début des années 1990, se pose avec acuité dans le cadre d'un des épisodes les plus tragiques de la guerre germano-soviétique : le siège de Leningrad. En effet, celui-ci s'inscrit à la fois dans le contexte du régime stalinien, où « l'état d'esprit » (*nastroenie*) des individus continue d'être scrupuleusement observé et consigné dans les multiples rapports des divers échelons administratifs, provoquant parfois l'arrestation et l'exécution, alors même que la mortalité est déjà massive. Il se situe, en outre, dans le contexte d'une guerre d'une violence inouïe, productrice de grands bouleversements dans l'univers mental des Soviétiques, une guerre que les habitants de Leningrad – considéré comme une « ville-front » – ressentaient quotidiennement du fait des bombardements et des pilonnages constants de l'artillerie, des destructions, et surtout des pénuries consécutives à l'encerclement d'une ville de trois millions d'habitants. Après avoir envisagé de prendre la ville d'assaut en août 1941 – soit deux mois après l'invasion de l'U.R.S.S. –, Hitler décide de « raser Leningrad de la surface de la terre » puis de refuser toute capitulation¹. Entre septembre 1941 et janvier 1944 (mois où le blocus est définitivement levé), le siège de Leningrad a causé la mort de près d'un million de civils – bien que ce chiffre, longtemps falsifié dans l'historiographie soviétique, continue d'être discuté aujourd'hui –, soit un tiers de la population d'avant-guerre.

Le siège de Leningrad semble être un terrain d'observation privilégié des rapports des individus à l'État, notamment sous l'angle de la propagande, de sa réception et de son efficacité. Peu traitée jusqu'alors², la propagande du siège, d'une part, est semblable à celle qui prévaut dans le reste du pays, donc redoublée dans le cadre de la « Grande Guerre patriotique », les dirigeants locaux se contentant d'exécuter les ordres émanant du gouvernement central et, d'autre part, elle présente certaines spécificités dues notamment à un isolement de la ville par rapport au centre moscovite qui permet une relative marge de manœuvre. En outre, elle est double : les habitants sont la cible de la propagande soviétique et – aspect plus méconnu – d'une propagande nazie obstinée, omniprésente et protéiforme. L'importance de la guerre psychologique était bien comprise par les deux camps dans ce contexte d'une ville

affamée dont les dirigeants pouvaient vite perdre le contrôle si les habitants transformaient leur mécontentement en remise en question de la responsabilité des pouvoirs, en révolte, voire en volonté de déclarer Leningrad ville ouverte. Qu'elle soit donc soviétique ou nazie, la propagande est une véritable arme de guerre, un facteur décisif de contribution à la mobilisation et à la victoire. De la part des nazis, les habitants de la ville assiégée sont soumis à un matraquage permanent sous la forme de tracts jetés des avions allemands par centaines de milliers, voire par millions, enjoignant les citoyens à cesser toute résistance et à se retourner contre les « commissaires et youpins exterminateurs³ ». Du côté soviétique, afin de s'assurer la mobilisation des citoyens et de contrer l'influence de la propagande nazie, tout est mis en œuvre pour renforcer un patriotisme potentiellement émoussé pendant les années de terreur. Éclipsant le discours de classe et la thématique révolutionnaire, le patriotisme devient le thème central de la propagande, l'exemple emblématique étant le discours de Molotov du 22 juin 1941 qui qualifie la guerre de « grande » et de « patriotique », une dénomination qui, on le sait, a survécu à l'effondrement de l'U.R.S.S. et perdure encore de nos jours. Outre la mise à contribution des médias et des artistes, toute une armée de propagandistes est déployée partout dans Leningrad, sur les lieux de travail et d'habitation, dans les hôpitaux et jusque dans les abris antiaériens ; leur mission est de donner des conférences et de mener des discussions avec les citoyens, destinées à réaffirmer la justesse de la lutte contre la barbarie au nom de l'honneur, de la liberté et de l'amour de la patrie, à responsabiliser les Léningradois en expliquant que chacun peut et doit contribuer à son niveau à la victoire et être prêt à se sacrifier, à les inciter à surmonter la peur et les privations tout en les détournant d'une éventuelle interrogation quant à l'échec des autorités à évacuer ses citoyens et à les protéger de la famine, etc.⁴.

Le journal intime : une source privilégiée pour approcher la réception de la propagande par les Soviétiques

Pour étudier la façon dont les citoyens percevaient la propagande et, de manière générale, quel était leur rapport au pouvoir et à l'idéologie, il existe peu de sources émanant des acteurs sociaux eux-mêmes. Le chercheur peut s'appuyer principalement sur deux types de sources. Il s'agit, d'une part, des rapports (*svodki*) produits par la police politique et d'autres échelons administratifs, qui renseignent sur l'« état d'esprit » des Soviétiques⁵. Dans le cas du blocus de Leningrad, ils ont été récemment analysés et en partie publiés, en même temps que les rapports des services de renseignement allemands, contribuant ainsi grandement à enrichir notre connaissance des opinions critiques des habitants assiégés⁶ ; cependant, ces sources ont au moins deux limites pour l'étude de la réception de la propagande par les citoyens, qui tiennent à leur difficulté d'interprétation – il est nécessaire de faire la part de

l'attente et des demandes du commanditaire, du zèle de l'informateur, etc. – et à leur caractère ponctuel qui empêche de suivre sur la durée l'évolution mentale chez un même individu.

L'autre source privilégiée pour approcher l'univers intérieur des Soviétiques en général, ainsi que l'emprise et l'efficacité de la propagande sur les individus en particulier, est le journal intime ; particulièrement exploité par les chercheurs pour la période de la Grande Terreur stalinienne⁷, il l'est étonnamment peu dans le cadre de la guerre germano-soviétique, alors qu'il s'avère que beaucoup de citoyens en ont écrit – environ deux cents diaristes ont été recensés pour le seul contexte du siège de Leningrad, ce qui ne représente peut-être que la partie émergée de l'iceberg si l'on imagine que nombre de journaux n'ont pas survécu aux bombardements ou à la mort de leurs auteurs⁸. Sans perdre de vue sa nature subjective, c'est sur ce matériau précieux que nous avons choisi de mener notre étude. Comment les diaristes percevaient-ils les messages de la propagande ? Les intégraient-ils dans leur propre langage et leur propre vision des événements ? Font-ils preuve d'esprit critique, procèdent-ils à une remise en question de ces messages, voire à une analyse de la langue même du pouvoir ?

Les journaux personnels tenus par les Léningradois mettent au jour tout le spectre des réactions possibles à la propagande, de la critique ouverte à l'intériorisation des expressions exaltées de la langue officielle, en passant par des prises de distance timides ou franches ; certaines remarques témoignent d'une foi tantôt infaillible, tantôt vacillante, devant le discours étatique, d'autres d'un scepticisme prudent ou révolté, tandis que d'autres encore le tournent en dérision systématiquement. Loin d'un schéma manichéen, cette variété de réceptions coexiste également au sein d'un même diariste : un discours indigné peut tout à fait côtoyer des réflexions conformistes.

Repérer les critiques directes n'est pas toujours chose aisée, car la plupart des Léningradois évitent de parler explicitement de politique intérieure dans leur journal, une tendance qui peut s'expliquer par plusieurs raisons : tout simplement par l'absence d'esprit critique chez l'individu qui assimilera toutes les informations officielles comme vérité unique ; par une prudence, une forme d'autocensure due à la peur d'une éventuelle perquisition dont personne n'était à l'abri, et qui suscite chez certains des stratégies de contournement, tel que le cryptage de propos hétérodoxes, à l'image de l'orientaliste polyglotte Aleksandr Boldyrev qui glisse dans ses notes quelques mots en persan⁹ ; enfin, par une raison toute pragmatique liée aux conditions d'existence dans la ville assiégée : dans ces écrits de l'intime, au moins pour la période la plus critique du siège, c'est presque toujours la faim, sous toutes ses formes, qui occupe la place centrale, aux dépens de réflexions plus intellectuelles, au point qu'une chercheuse américaine estime qu'un journal qui n'est pas centré de façon presque obsessionnelle sur la nourriture a été probablement écrit ou partiellement réécrit après les événements de la famine de l'hiver 1941-1942¹⁰. Toutefois, les remarques négatives contenues

dans les journaux personnels, que nous allons relever à présent, témoignent d'une certaine libération des esprits, surprenante compte tenu du risque encouru.

S'il est sans doute diverses façons d'aborder la réception de la propagande soviétique par les Léningradois, nous nous intéresserons, pour l'heure, aux réactions directes des diaristes aux informations délivrées par le vecteur principal de la propagande : les médias¹¹. Dans le contexte d'une ville coupée du reste du pays, où la pénurie de papier et d'électricité a fait cesser presque toutes les parutions de la presse, les médias, réduits à une poignée de journaux et surtout à la radio, ont acquis une importance considérable, aussi bien pour les habitants en quête d'informations, de lien social et de connexion avec le monde extérieur que pour le pouvoir désireux de transmettre sa version des événements. C'est d'ailleurs par le biais des médias que le siège de Leningrad va devenir une légende, une histoire pleine d'héroïsme, de courage et de solidarité, racontée en des termes épiques instaurés très tôt et pour très longtemps¹².

Silences et désinformation, sources de mécontentement et de rumeurs

La soif des Léningradois d'être informés du cours des événements a souvent pour corollaire une profonde déception devant l'avarice de « nouvelles maigres et parcellaires¹³ ». Agacés, la plupart des diaristes se plaignent de la désinformation, des euphémismes et des silences des médias : « le gouvernement ne nous informe de rien de ce qui concerne Leningrad et ses environs¹⁴ », une absence qui suscite chez l'un d'eux une conclusion fataliste : « Que va-t-il se passer ? ! Que l'on se pose la question ou pas, de toute façon on ne nous dira rien honnêtement et directement. Nous ne sommes que des pions¹⁵ ! » L'avis de la poétesse Olga Berggolts est intéressant car c'est à la fois celui d'un diariste et celui d'une voix des médias, au sens figuré comme au sens propre puisqu'elle est l'une des figures principales de la radio du siège ; or, les omissions de la propagande, qui déforment la réalité des événements en énumérant les pseudovictoires soviétiques et en passant les défaites sous silence, la révoltent constamment : « Le 18 septembre, les Allemands ont canonné la ville, cela a causé beaucoup de victimes et de destructions en centre-ville, pas loin de chez nous. Mais de cela on ne parle pas, on n'écrit rien, on ne m'a même pas autorisée à en parler dans mes poèmes, même de façon imagée. À quoi bon mentir même devant la mort¹⁶ ? ». La sélection radicale des informations opérée par les médias donne un résultat parfois tragiquement ironique : alors que l'étendue de la famine et de la mortalité massive à Leningrad est largement atténuée dans les informations locales (et même censurée dans les médias nationaux), que les normes de rationnement sont diminuées pour la deuxième fois jusqu'à tomber à 200 grammes de pain par jour pour certaines catégories de la population, « dans les *Izvestia* on

parle de façon peu convaincante de la famine en Allemagne : « Pour la troisième année de guerre, on a baissé les rations, il y a peu de pommes de terre », etc. Dans quel but écrit-on cela ? Cela ne fait qu'irriter les pauvres habitants¹⁷. » Cette « maladresse » de la propagande ne laisse donc pas indifférent ; après avoir évoqué la mort, les bombardements et les destructions, une diariste constate avec lassitude : « Nos journaux et notre radio sont odieux et n'ont aucun tact. Orel est tombé, Briansk aussi, mais selon la presse nous repoussons sans cesse l'ennemi. » – et de s'offusquer : « Quelle honte !¹⁸ » Il nous semble intéressant de noter qu'à la source de ces pensées hérétiques on ne trouverait aucune publication subversive interdite, mais bien la voix officielle du régime soviétique, de ses organes, de ses discours.

Ferment de doutes et d'angoisses, cette désinformation conduit les Léningradois à chercher d'autres sources de renseignements, et laisse libre cours aux rumeurs plus ou moins fondées, le plus souvent défaitistes (nombre d'entre elles concernent les tractations diplomatiques autour de la capitulation de Leningrad, ou l'entrée prochaine des Allemands dans la ville, ou encore la baisse et l'augmentation des normes de rationnement). « Partout ce ne sont que rumeurs, rumeurs et rumeurs. Il suffit d'aller faire la queue quelque part pour entendre toutes sortes d'horreurs¹⁹. » Faute de mieux, elles viennent se substituer aux médias et sont régulièrement consignées dans les journaux intimes, malgré l'interdiction de les colporter : « Nous autres, simples mortels, n'avons d'autre choix que de nous contenter des informations données par les réfugiés ou les soldats blessés [...] ; certes ces informations tiennent surtout de la rumeur, mais que faire, le pouvoir ne fait pas confiance aux habitants [de Leningrad] ; [...] or si le pouvoir nous informait de façon officielle et juste sur le cours de la guerre en détail, toutes ces "rumeurs" [...] disparaîtraient d'elles-mêmes²⁰. » Une diariste soupçonne même le pouvoir d'être à l'origine de certaines rumeurs : « De telles conversations [à propos de la prétendue libération prochaine de Leningrad par un commandant venu de Sibérie, une rumeur récurrente dans la ville assiégée] s'appellent des rumeurs d'État²¹. »

Contre la propagande héroïsante et l'optimisme obligatoire

Afin de renforcer le patriotisme et la mobilisation, soutenir le moral de la population assiégée et gommer les défaites, le discours officiel cherche à insuffler une confiance inébranlable en la victoire prochaine ; or, la foi des Léningradois était fragilisée par les affirmations implacables des tracts nazis quant à la situation sans issue de Leningrad et par la réalité palpable de la présence des troupes allemandes aux portes de la ville deux mois et demi après leur entrée en territoire soviétique. Le décalage entre le contenu optimiste des communiqués – ce qu'un diariste qualifie de « descriptions fictionnelles²² » et un autre de « fanfaronnades²³ » – et la réalité dramatique dans laquelle les Léningradois se débattent chaque jour n'échappe pas à bon

nombre d'entre eux. De fait, alors que, d'un côté, le pouvoir promet une victoire imminente et n'évoque jamais l'étendue des désastres militaires, de l'autre, il organise l'évacuation de Leningrad et ne cesse de baisser les normes de rationnement, une contradiction soulignée dans cette entrée : « On nous dit que l'ennemi a été repoussé de Leningrad [...] ; pourtant les trains n'arrivent toujours pas en ville et la menace d'une terrible famine pèse toujours²⁴. » Notons que cette propagande de l'« optimisme obligatoire » a parfois eu des conséquences néfastes sur le destin des habitants : à force de répéter que la guerre serait courte, que – dans les premières semaines de l'invasion – Leningrad n'était pas menacé, puis que le blocus serait rompu sous peu, la population n'a pas forcément pris la mesure du danger et, confiante, n'a pas toujours saisi les occasions d'évacuation qui se sont offertes avant l'encerclement total²⁵.

Si certains se contentent de rapporter les communiqués des médias sans aucun commentaire ni remise en cause, plusieurs remarques témoignent de l'incrédulité des Lénigradois, parfaitement conscients des leitmotivs de la propagande. L'héroïsme est l'un des thèmes qui imprègnent le plus la langue officielle : on parle non du « siège de Leningrad » mais de « la défense héroïque de Leningrad », une expression figée qui fera date, utile pour masquer la face tragique de cet événement. Éloignée de la réalité cauchemardesque du quotidien dans la ville assiégée, l'exaltation de l'héroïsme qui, « par son caractère systématique, a une fonction anesthésiante et amnésiante²⁶ », se retrouve souvent sous la plume des diaristes de façon détournée, ironique ou critique. L'un d'eux commente : « La vie quotidienne est devenue saturée d'héroïsme... Devient un héros ou meurs ! dit la vie à chaque Lénigradois, et la majorité des citoyens sont devenus des héros²⁷. » Un autre tourne en dérision la dimension hyperbolique de l'énumération des pages glorieuses du passé de la ville ou du pays et des exploits actuels des Soviétiques au front et au travail censés servir d'exemple à tout un chacun, énumérations qui émaillent tant les pages des journaux, les émissions de radio, les ouvrages et brochures édités que les conférences des propagandistes : « On trouve des descriptions d'“exploits” [notons l'emploi des guillemets, N.d.A.] dont l'héroïsme surpasse celui du célèbre cosaque Kozma Krioutchkov²⁸ méchamment ridiculisé par nos écrivains de guerre²⁹ ». D'autres constatent que la mort elle-même est héroïsée : « L'apothéose d'une mort héroïque : tel est le slogan ces jours-ci. Si nous ne gagnons pas la guerre, alors nous mourrons³⁰ », tandis que la philologue Olga Freidenberg, cousine de Boris Pasternak, ironise sur la sanctification des morts qualifiés de « sacrifices sur l'autel de la patrie³¹ ». Son analyse des événements, originale et sans concession, envisage le siège non comme l'épopée héroïque du peuple soviétique, mais comme une expérience macabre entreprise par ses propres dirigeants, où Staline peut être mis sur le même plan que Hitler ; à ses yeux, les habitants de Leningrad n'ont rien des défenseurs héroïques vantés par la propagande, ce sont simplement des civils qui meurent de faim. Ces

quelques exemples illustrent l'une des fonctions du journal intime, qui serait une sorte de réceptacle de pensées illicites et compromettantes – ce qui avait été la révélation des journaux tenus pendant la Grande Terreur. Loin de l'image de citoyens dociles, d'une société pétrifiée par la peur ou entièrement manipulée par un État totalitaire omnipotent, ces journaux, et plus particulièrement la manière dont leurs auteurs perçoivent la propagande, mettent en lumière une certaine imperméabilité des Soviétiques au discours officiel, ce que les historiens du nazisme classent dans les formes de résistance (*Resistenz*)³², au sens propre d'« immunité ».

Déconstruction de la langue de la propagande

L'étude de la réception de la propagande par les Léningradois est d'autant plus intéressante qu'elle montre que non seulement bon nombre d'entre eux n'étaient pas dupes et restaient très sceptiques quant à la véracité des informations délivrées par la voix officielle, mais aussi qu'ils se livraient à un décryptage subtil de la langue même des médias, montrant ainsi leur capacité à lire entre les lignes et à rétablir la vérité. Ils relèvent le caractère figé et exalté de cette langue, qui rend son contenu peu crédible : « Pourquoi la radio et les journaux ne nous communiquent-ils que des informations stéréotypées et confuses sur des combats au front et des descriptions publicitaires à moitié fantaisistes d'épisodes insignifiants³³ ? ». Suivant un modèle type (*chablon*)³⁴ avec ses lieux communs, les informations délivrées « sont toujours les mêmes : des combats acharnés au front³⁵ » [...] de façon générale, la presse et la radio parlent de Leningrad avec des phrases stéréotypées : “aux abords de la ville, les combats font rage” et ce genre de choses³⁶ ». Ce schéma préconise, entre autres, la mention quasi obligatoire du « rôle héroïque joué par les komsomols et les communistes » et « leurs “exploits” incroyables », « l'exaltation des exploits de nos héros³⁷ », etc. Avec une ironie acerbe, certains diaristes se moquent de la façon dont la propagande explique les défaites, comme l'illustrent ces remarques de deux diaristes commentant le même événement (la prise de Kharkov) en rapportant la même expression entre guillemets : « J'ai appris une nouvelle bien triste : nous avons “laissé” Kharkov ! Comment ? Pourquoi ? La radio nous l'a expliqué : nous avons laissé Kharkov “pour des raisons stratégiques”. Cette explication a simplement fait sourire tous les auditeurs³⁸ » et « “Suivant les considérations stratégiques” de notre Grand stratège, nous avons abandonné [...] Kharkov³⁹. » Reprenant la formule figée d'un article de la *Leningradskaja Pravda*, une remarque prouve la capacité des diaristes à élaborer une grille de lecture, de « traduction » pourrait-on dire, à même de leur restituer la vérité des faits : « Personne ne peut dire où se trouvent les Allemands, mais on sait qu'ils sont “aux portes”, c'est-à-dire tout près⁴⁰. » Cette aptitude n'est pas sans rappeler le réflexe pris par les habitants du III^e Reich, mis en lumière par le philologue Victor Klemperer, lui-même diariste et observateur attentif de la

langue totalitaire empoisonnée par l'idéologie : tandis que, vers la fin de la guerre, son interlocuteur vient de lui rapporter la situation catastrophique des Allemands en Afrique telle qu'il l'a apprise dans un communiqué de l'armée, il s'étonne que les nazis reconnaissent leur défaite ouvertement, ce à quoi l'autre répond : « Ils écrivent "Nos troupes combattent héroïquement." "Héroïquement" fait penser à un éloge funèbre, soyez-en sûr. » La conclusion de Klemperer pourrait certainement s'appliquer au contexte soviétique : « Depuis, dans les bulletins, "héroïquement" nous a encore fait penser de très nombreuses fois à un éloge funèbre et jamais il ne nous a trompés⁴¹. »

Ainsi, même si l'on est loin de l'analyse approfondie et de la vigilance intellectuelle d'un Klemperer, les diaristes de la ville assiégée se livrent parfois, plus ou moins consciemment, à une déconstruction de la langue propagandiste et de ses lieux communs qui ont fourni durablement le socle pour la construction de « l'épopée de Leningrad ». Certains tentent précisément d'en comprendre les buts : « Il est évident que tout cela n'a qu'un seul objectif : déformer et embellir la triste vérité de notre retraite et de nos défaites⁴² », ou encore, à un niveau plus critique, plus radical : la promotion du « beau patriotisme », loin d'être une preuve d'unité, serait un moyen inventé par le Parti de « "divertir" la foule, le "troupeau" affamé d'esclaves humbles et aigris qui se tiennent tout en bas de la hiérarchie⁴³. » La question de savoir si les diaristes cherchent, sciemment ou non, à apporter un contrepoint à la propagande soviétique, se pose. On sait en effet, grâce aux commentaires qu'ils font sur les raisons d'être de leur pratique, qu'un certain nombre d'entre eux avait pour but explicite de documenter les événements, d'apporter un témoignage pour les générations à venir ou les historiens futurs, même quand ils n'avaient aucune velléité de publication. Constatant que l'histoire du siège telle qu'elle était présentée par le discours officiel était d'emblée déformée, falsifiée, avec son lot d'euphémismes et de tabous, certains Léningradois ont peut-être eu à cœur de consigner soigneusement un récit sincère, authentique (adjectifs récurrents choisis pour qualifier leur propre pratique), reflétant la réalité des événements, afin que toutes les dimensions du siège, y compris les plus sombres, les moins conformes à la vision héroïque et noble de la propagande, ne tombent dans l'oubli.

Dans les époques exigeant la tromperie et favorisant l'erreur, écrivait Bertolt Brecht, le penseur s'efforce de rectifier ce qu'il lit et ce qu'il entend. Il répète doucement ce qu'il entend et ce qu'il lit, pour rectifier au fur et à mesure. Phrase après phrase, il substitue la vérité à la contre-vérité [...] Ainsi, il n'oublie rien⁴⁴.

Il s'agirait ainsi, pour les diaristes léningradois, de laisser une trace de ce qui pourrait être amené à disparaître dans le processus de réécriture de l'histoire et de manipulation de la mémoire – de fait, bon nombre d'aspects disparaîtront de l'histoire officielle pendant des décennies, pour ne refaire surface qu'au moment de la perestroïka et surtout après l'effondrement de l'U.R.S.S. Impossible alors de ne pas faire de parallèle avec d'autres contextes ; on pense

aux journaux tenus dans les ghettos ou les camps de concentration nazis par les représentants d'un peuple dont il ne devait rester aucune trace selon les plans diaboliques de ceux-là mêmes qui assiégèrent Leningrad, ou encore à certains combattants de la guerre de 1914-1918 qui eurent à cœur de porter un « témoignage conforme à leur expérience et non à l'histoire officielle » parce qu'ils constataient « le dévoiement des mots quand les journaux disaient “honneur” et “gloire” et qu'eux-mêmes voyaient “boucherie”⁴⁵ ».

NOTES

1. Une directive du haut commandement allemand concernant l'avenir de Leningrad, datée du 22 septembre 1941, fixe pour mission d'« effacer la ville de la surface de la terre », puis la décision de Hitler du 7 octobre 1941 enjoint de ne pas accepter de capitulation de Leningrad ni celle de Moscou. Cf. *Trial of the Major War Criminals before the International Military Tribunal. Nuremberg 14 November 1945-1 October 1946. Volume VIII. Proceedings 20 February 1946-7 March 1946*, Nuremberg, 1947, p. 113, cité par Nikita Lomagin, *Neizvestnaja blokada*, 2 vol., SPb ; M., Neva-OLMA, 2002, p. 7. Voir aussi la préface de Nicolas Werth dans Alexander Werth, *Leningrad 1943*, Paris, Tallandier, 2013, p. 16.
2. Nikita Lomagin, *Neizvestnaja blokada...* ; Richard Bidlack et Nikita Lomagin, *The Leningrad Blockade, 1941-1944: A New Documentary History from the Soviet Archives*, New Haven, Yale University Press, 2012 ; Ol'ga Kulikova, *Formirovanie patriotičeskogo soznanija v blokadnom Leningrade: problemy i rešenija*, SPb, Nestor, 2000 ; Aleksandr Romanov, «K voprosu ob otečestvennoj istoriografii izučenija sovetskoj propagandy i agitacii v blokadnom Leningrade (1941-1944 gg.)», *Vestnik Leningradskogo gosudarstvennogo universiteta imeni A. S. Puškina*, SPb, n° 4, t. 4, 2012, p. 94-103.
3. Le cadre de cet article ne nous permet pas de développer davantage le sujet extrêmement vaste et fécond de la propagande allemande et de sa réception par les Léningradois, qu'il conviendra de traiter ultérieurement.
4. Pour un examen détaillé du travail des propagandistes dans Leningrad assiégé et du contenu de leurs conférences, voir Ol'ga Kulikova, *Formirovanie patriotičeskogo...*
5. Cf. Nicolas Werth, « Une source inédite : les *svodki* de la Tcheka-OGPU », *Revue des études slaves*, t. 66, 1994, 1, p. 17-27, et Nicolas Werth, Gaël Moullec (éds.), *Rapports secrets soviétiques, 1921-1991 : la société russe dans les documents confidentiels*, Paris, Gallimard, 1994. Notons que d'autres sources pour l'étude de l'état d'esprit des Soviétiques peuvent être ajoutées : « Les comptes rendus de la censure postale ou militaire, les lettres, anonymes ou signés, envoyées en grand nombre aux diverses instances bureaucratiques et aux principaux dirigeants du pays », Nicolas Werth, *La terreur et le désarroi : Staline et son système*, Paris, Perrin, 2007, p. 398.
6. Nikita Lomagin, *V tiskax goloda : Blokada Leningrada v dokumentax germanskix spec-služb i NKVD*, SPb, Evropejskij dom, 2000.
7. Voir entre autres : Véronique Garros, Natalia Korenevskaya et Thomas Lahusen (éds.), *Intimacy and Terror: Soviet Diaries of the 1930's*, New York, New Press, 1995 ; Jochen Hellbeck, *Revolution on my Mind : Writing a Diary under Stalin*, Cambridge, Harvard University Press, 2006. Sur les ego-documents en terre russe, voir Catherine Depretto, « Ego-documents en Russie et en U.R.S.S. : recherches actuelles », *Revue des études slaves*, Paris, t. 78, 2007, 4, p. 515-521 ; « Conscience historique et écriture de soi : la place des écrits personnels dans la culture russe », *Revue des études slaves*, t. 79, 2008, fasc. 3, p. 303-315.
8. Depuis l'effondrement de l'U.R.S.S., de plus en plus de journaux intimes du siège de Leningrad sont édités ; sur les récentes publications, voir Sarah Gruszka, « L'historiographie du siège de Leningrad », *Revue des études slaves*, t. 83, 2012, 1, p. 269-281.

À noter également une rare traduction en français d'un journal du siège : Léna Moukhina, *Journal de Léna : Leningrad, 1941-1942*, préface de Nicolas Werth, Paris, Robert Laffont, 2013. Précisons que dans le cadre de cet article, nous nous sommes appuyée sur une dizaine de journaux personnels, et qu'en aucun cas nous ne prétendons à la représentativité des diaristes sélectionnés.

9. Aleksandr Boldyrev, *Osadnaja zapis': Blokadnyj dnevnik*, SPb, Evropejskij dom, 1998.
10. L. Kirschenbaum, *The Legacy of the Siege of Leningrad, 1941-1995: Myth, Memories, and Monuments*, New York, Cambridge University Press, 2006, p. 59.
11. Les réactions aux données des médias étant en soi un large champ d'étude, nous nous focaliserons sur les informations concernant l'évolution de la situation militaire autour de Leningrad et dans le pays, en laissant de côté la réception par les citoyens des interventions des dirigeants (rapportées dans la presse et à la radio) qui pourrait constituer un sujet à part entière.
12. L. Kirschenbaum, *The Legacy...*, chap. 2 « The City Scarred. War at Home », p. 42-76.
13. « скудные отрывочные сведения », Ivan Vladimirov, *Pamjatka o Velikoj Otečestvennoj vojne: blokadnye zametki 1941-1944 gg.*, SPb, Dmitrij Bulanin, 2009, p. 43, entrée du 3 octobre 1941. Toutes les traductions (du russe ou de l'anglais) d'extraits de journaux sont de nous.
14. « Но ведь правительство ни о чем нам не сообщает, касающееся Ленинграда и его окрестностей », journal d'Anna Ostrooumova-Lebedeva, 18-22 septembre 1941, N. Lomagin, *Neizvestnaja blokada...*, p. 252.
15. « Что будет?! Думай, не думай — все равно нам ничего не будет сообщено открыто и прямо. Мы ведь пешки! », *ibid.*, p. 252.
16. « Восемнадцатого город обстреливал немец из дальнбойных орудий, было много жертв и разрушений в центре города, невдалеке от нашего дома. Об этом молчат, об этом не пишут, об этом (“образно”) даже мне не разрешили сказать в стихах. Зачем мы лжем даже перед гибелью? », Ol'ga Berggol'c, *Ol'ga: Zapretnyj dnevnik. Dnevnik, pis'ma, proza, izbrannye stixotvorenija i poëmy Ol'gi Berggol'c* (sost. N. Sokolovskaja), SPb, Azbuka-klassika, 2010, p. 65, entrée du 22 septembre 1941.
17. « В Известиях очень неразумительно пишут о голоде в Германии. “На третий год войны снижают паяк, мало картошки” и т. д. Для чего это писать и только раздражать бедных обывателей? », Ljubov' Šaporina, *Dnevnik. V dvux tomach* (vstup. stat'ja V. Sažina), M., Novoe literaturnoe obozrenie, 2012, p. 261, entrée du 24 septembre 1941.
18. « Наши газеты и радиопередачи отвратительны и бестактны. Орел взят, Брянск взят, а по газетам мы всё время гоним противника. Позор, и какой позор! », *ibid.*, p. 271, entrée du 10 octobre 1941.
19. « Кругом только слухи, слухи и слухи. Только стоит пойти в очередь, как наслышишься всяких страстей... », journal de Ostrooumova-Lebedeva, 18-22 septembre 1941, N. Lomagin, *Neizvestnaja blokada...*, p. 251.
20. « Нам, обыкновенным смертным, приходится довольствоваться случайными сведениями, идущими или от раненых бойцов или от беженцев [...]. Все эти сведения, конечно, более похожи на “слухи”, но, что же поделать, власти жителям не доверяют, [...] а ведь если бы власти официально и правдиво подробно сообщали о положении на боевых фронтах, то все “слухи” [...] сами собой исчезли », I. Vladimirov, *Pamjatka o Velikoj...*, p. 22-23, entrée du 6 septembre 1941.
21. « Все подобные разговоры называются госслухами », L. Šaporina, *Dnevnik...*, p. 266, entrée du 2 octobre 1941.
22. « Сведения по радио о движении и действиях наших войск в последние дни ограничались беллетристическими описаниями мелких боевых эпизодов », I. Vladimirov, *Pamjatka o Velikoj...*, p. 84, entrée du 26 décembre 1941.
23. « фанфаронады », L. Šaporina, *Dnevnik...*, p. 278, entrée du 24 octobre 1941.

24. «Сейчас, например, мы знаем, что от Ленинграда “отогнали” врага, [...] а между тем поезда не проходят и город не огражден от угрозы жуткого голодания», I. Vladimirov, *Pamjatka o Velikoj...*, p. 43, entrée du 3 octobre 1941.
25. Lisa A. Kirschenbaum, *The Legacy...*, *op. cit.*, p. 48.
26. Annie Epelboin, Assia Kovriguina, *La littérature des ravins : écrire sur la Shoah en U.R.S.S.*, Paris, Robert Laffont, 2013, p. 63.
27. Journal de Germogen Ivanov, décembre 1941, cité par L. Kirschenbaum, *The Legacy...*, p. 249.
28. Héros décoré de la guerre de 1914-1918 qui se serait victorieusement battu seul au sabre contre une dizaine de cavaliers allemands ; a combattu ensuite du côté des Blancs pendant la guerre civile ; ce personnage apparaît dans *Le Don paisible* de Mixail Soloxov.
29. «Очень часто встречаются описания таких “подвигов”, которые превосходят по своей “героике” описания геройства знаменитого казака Козьмы Крючкова, жестоко осмеянного нашими военными писателями», I. Vladimirov, *Pamjatka o Velikoj...*, p. 52, entrée du 20 octobre 1941.
30. «Апофеоз героической смерти – вот лозунг этих дней. Если не победим, то умрем...», journal de Georgij Knjazev, Ales' Adamovič, Daniil Granin, *Blokadnaja kniga*, M., Sovetskij pisatel', 1982 (dernière édition en 2013), p. 259, entrée du 21 septembre 1941. Ce journal a récemment fait l'objet d'une édition à part, G. Knjazev, *Dni velikix ispytanj. Dnevnik 1941–1945*, SPb, Nauka, 2009.
31. Ol'ga Frejdenberg, «Osada čeloveka», *Minuvšee*, 3, Paris, Atheneum, 1987, p. 23.
32. N. Werth, « Les résistances du social dans l'U.R.S.S. stalinienne », *La terreur et...*, p. 378-406.
33. «Почему по радио и в газетах передаются только стереотипные малопонятные сведения о боях на фронтах и узко рекламные полуфантастические описания незначительных эпизодов ?», I. Vladimirov, *Pamjatka o Velikoj...*, p. 28, entrée du 30 septembre.
34. «радиопередач[и] и многочисленны[е] военны[е] корреспонденци[и], написанны[е] по одному шаблону», *ibid.*, p. 44.
35. «Всё одно и то же – упорные бои на фронте.», journal de A. Bardovskij, cité par Aleksandr Romanov, «Blokadnye dnevniky kak istočnik dlja izučeniya propagandist-skogo vozdejstvija na leningradcev v 1941 godu» (article en cours de publication, pas de pagination), entrée du 10 septembre 1941.
36. «О Ленинграде вообще пишут и вещают только системой фраз — “на подступах идут бои” и т. п.», O. Berggol's, *Ol'ga : Zapretnyj dnevnik...*, p. 65, entrée du 22 septembre 1941.
37. «[В] Сведения[х] по радио о движении и действиях наших войск [...] неизменно героическую роль играют комсомольцы и коммунисты. Почти все эти “описания” [...] развязно рассказывающие о своих невероятных “подвигах”, совсем в стиле знаменитого Казака Козьмы Крючкова » (entrée du 26 décembre 1941), « с восхвалением подвигов наших героев » (entrée du 4 octobre 1941), I. Vladimirov, *Pamjatka o Velikoj...*, p. 84 et p. 44.
38. «Сегодня [...] узнал новое прискорбное событие – мы “оставили” Харьков ! Как ? Почему ? Радио сейчас же разъяснило нам : мы оставили Харьков “по стратегическим мотивам”. Это разъяснение только вызвало улыбку у всех слушателей», *ibid.*, p. 54, entrée du 30 octobre 1941.
39. «“По стратегическим соображениям” нашего Великого стратега мы оставили [...] Харьков», L. Šaporina, *Dnevnik...*, p. 281, entrée du 24 octobre 1941.

40. «Вообще, никто не может сказать, где именно немец, но известно, что “у ворот”, т. е., очень близко », journal de A. Bardovskij, cité par A. Romanov, « Blokadnye dnevniki... », entrée du 21 septembre 1941 (il cite l'éditorial de *Leningradskaja Pravda* du 16/09/1941).
41. Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich : carnets d'un philologue*, présenté par Sonia Combe et Alain Brossat, Paris, Pocket, 2002, p. 31. Précisons que ces parallèles, stimulants dans le cas de l'étude de la propagande et de sa réception, ne sont en aucun cas des tentatives d'assimilation du régime stalinien au nazisme.
42. «В этих очерках и корреспонденциях ярко видна основная цель — загладить, прикрасить печальную правду о наших отступлениях», I. Vladimirov, *Pamjatka o Velikoj...*, p. 45, entrée du 4 octobre 1941.
43. Journal d'Ol'ga Frejdenberg, cité par L. Kirschenbaum, *The Legacy...*, p. 248.
44. Bertolt Brecht, « Sur le rétablissement de la vérité », *Écrits sur la politique et la société*, Paris, L'Arche, 1970, cité par Alain Brossat dans la préface à V. Klemperer, *LTI...*, p. 367.
45. Rémy Cazals, historien spécialiste de la Première Guerre mondiale, http://www.crid1418.org/bibliographie/commentaires/camarade_cazals.htm

SUMMARY

Words from Above, Words from Within.

Propaganda as Seen by the Diarists during the Siege of Leningrad

The siege of Leningrad, one of the most horrific episodes of the “Great Patriotic War”, is a useful place to study Soviet wartime propaganda and its reception by Soviet citizens themselves. How, for example, did the besieged and starving Leningraders react to the news broadcast by the media? How did they perceive the contrast between the optimistic communiqués full of heroism and the awful reality with which they were confronted on a daily basis? The many personal diaries written during those years reveal how they perceived the situation. The reactions range from scepticism and sarcasm to anger and indignation. It emerges that not only were most Leningraders fully aware of the goals of the Soviet propaganda machine, but they also were able to see through official discourse and construct their own alternative version of events.